

L'auteur d'un *Essai sur la laideur*, publié en 1754, l'Anglais Hay, s'exprime ainsi : " La difformité corporelle est fort rare. Sur cinq cent cinquante huit gentlemen qui composent la chambre des communes, je suis le seul qui ait à se plaindre de sa figure. Je remercie mes dignes constituants de n'avoir jamais rien allégué contre ma personne, et j'espère qu'ils n'auront jamais rien à alléguer contre ma conduite. "

Voici, en ne remontant pas plus haut que le quatorzième siècle, les personnages dont la laideur ou la difformité nous a paru, d'après le témoignage des contemporains dignes d'être mentionnés : Marguerite, comtesse de Tyrol, surnommée *Gueule de sac* (Maultasche) : on peut voir son hideux portrait à la galerie de Versailles ; Léonce-Pilate, savant grec du quatorzième siècle ; Giotto, Campagni, écrivain italien du quinzième siècle ; de la Trémouille, ami de madame de Sévigné ; la fameuse visionnaire Bourignon ; Saint-Martin, littérateur français du dix-septième siècle ; mademoiselle Scudéri, Danchet Delille, Florian, Gibbon, Coffey, auteur anglais, mort en 1745 ; Boulanger, l'auteur de *l'Antiquité dévoilée* ; Chauvelin, l'adversaire des jésuites ; le gastronome Grimod de la Reynière, Linguet, Mirabeau, Danton, Grassi, historien et poète piémontais du dix-neuvième siècle, et enfin le célèbre comédien anglais Matthews, aussi laid que Lekain, son rival de gloire.

La laideur de Pélisson était devenue proverbiale. On sait qu'une dame le pria un jour de vouloir bien poser devant un peintre qu'elle avait chargé de représenter le diable. Il était tellement laid que, comme on hésitait à proposer pour confesseur au duc de Bourgogne le jésuite Martineau, homme d'une figure repoussante : « Bah, dit le prince, rien ne saurait effrayer un homme qui a vu Pélisson. »

Le moraliste Vauvenargues fut tellement défiguré par la petite vérole qu'il n'osa rentrer dans le monde, et c'est à cette retraite que l'on doit ses remarquables ouvrages.—Un écrivain au-dessous du médiocre, le Lionnais Deviriau, devint si laid à la suite d'une maladie, qu'il n'osa plus rentrer en France et s'enfuit à Constantinople.

Nous ne savons si ce fut par le même motif que le naturaliste prussien Hilsenberg, mort en 1824, s'enfuit à Madagascar ; toujours est-il que les Malgaches, aussi bons appréciateurs, à ce qu'il semble, de la beauté physique que les Européens, surnommèrent ce savant *vouroundoule* (effraie). Il avait le teint très-blanc, les cheveux et les sourcils très-blonds, et la membrane entourant les cils d'une teinte rouge, et leur rappelait ainsi l'image de cet oiseau de nuit.

Becker, auteur allemand, d'une figure hideuse, ayant nié l'existence du diable dans son *Monde enchanté*. La Monnoie fit contre lui cette mordante épigramme :

Oui, par toi de Satan la puissance est brisée ;
Mais tu n'as cependant pas encore assez fait !

Pour nous ôter du diable entièrement l'idée,

Becker, supprime ton portrait.

Le traducteur des *métamorphoses d'Ovide*, Saint-Fariau, plus connu sous le nom de Saint-Ange, d'une laideur remarquable qu'augmentaient encore sa bouche béante, sa grande taille et ses cheveux nattés comme ceux d'un garde-suisse, ne put pas échapper aux sarcasmes que justifiaient d'ailleurs ses ridicules prétentions littéraires. A l'époque où parut son livre, on fit courir contre lui l'épigramme suivante :

Ovide osa nous raconter

Comment, sous mainte forme étrange,

Le roi des cieux donnait le change

Aux belles qu'il voulait dompter ;

Mais aujourd'hui Jupin se venge

En le faisant ressusciter

Sous la figure de Saint-Ange.

Scarron nous a laissé de lui-même le portrait suivant :

« Lecteur qui ne m'as jamais vu, et qui peut-être ne t'en soucies guère à cause qu'il n'y a pas beaucoup à pro-

fitier à la vue d'une personne faite comme moi ; sache que je ne me soucierais pas aussi que tu me visses, si je n'avais appris que quelques beaux esprits facétieux se réjouissent aux dépens du misérable, et me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait. Les uns disent que je suis cul-de-jatte ; les autres, que je n'ai pas de cuisses, et que l'on me met sur une table dans un équi, où je cause comme une pie-borgne ; et les autres, que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé, en conscience, de les empêcher de mentir plus longtemps, et c'est pour cela que j'ai fait faire la planche que tu vois au commencement de mon livre. Tu murmureras sans doute ; car tout lecteur murmure, et je murmure comme les autres, quand je suis lecteur ; tu murmureras, dis-je, et trouveras à redire de ce que je me montre que par le dos. Certe ce n'est pas pour tourner le derrière à la compagnie, mais seulement à cause que le convexe de mon dos est plus propre à recevoir une inscription que le concave de mon estomac, qui est tout couvert de ma tête penchante, et que par ce côté-là, aussi bien que par l'autre, on peut voir la situation ou plutôt le plan irrégulier de ma personne. Sans prétendre faire un présent au public (car, par mes dames les neuf muses, je n'ai jamais espéré que ma tête devint l'original d'une médaille), je me serais bien fait peindre, si quelque peintre avait osé l'entreprendre. Au défaut de la peinture, je m'en vais te dire à peu près comme je suis fait.

« J'ai trente ans passés, comme tu peux voir au dos de ma chaise. Si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite. Ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps très-décharné ; des cheveux assez pour ne porter point de perruque ; j'en ai beaucoup de blanches, en dépit du proverbe ; j'ai la vue assez bonne quoique les yeux gros : je les ai bleus ; j'en ai un plus enfoncé que l'autre du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carées, sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ardoise. J'en ai perdu une et demie du côté gauche, et deux et demie du côté droit, et j'en ai deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et plus un angle égal, et enfin un aigu. Mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne représente pas mal un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras. Enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait. Puisque je suis en si beau chemin, je te vais apprendre quelque chose de mon humeur ; aussi bien cet avant-propos n'est fait que pour grossir le livre, à la prière du libraire, qui a eu peur de ne retirer pas les frais de l'impression ; sans cela il serait très-inutile, aussi bien que beaucoup d'autres, mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on fait des sottises par complaisance, outre celles que l'on fait de son chef.

« J'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet sot, et un peu après monsieur. Je ne hais personne. Dieu veuille qu'on me traite de même. Je suis bien aise quand j'ai de l'argent, et serais encore plus aise si j'avais la santé. Je me réjouis assez en compagnie. Je suis assez content quand je suis seul. Je supporte mes maux assez patiemment ; et il me semble que mon avant-propos est assez long, et qu'il est temps que je le finisse. »

Voici la description que Saint-Pavin a donnée de sa personne :

Soit par hazard, soit par dépit,
La nature injuste me fit
Court, entassé, la panse grosse ;
Au milieu de mon dos se hausse